

PATRICK CRÉANCIER

CONFIDENCES
POUR AUTREFOIS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-280-8

Dépôt légal : août 2022

RIMBAUD

C'est quoi l'éternité ?

Sur le quai de la Tournelle, face à la rue de Bièvre les années Mitterrand apostrophaient ma mémoire, j'y repérais en sous-titre les vers du bon François Villon qui avait rimaillé dans ce coin-là.

Mon vieux Paris avait peine à se détacher de l'ombre de la Seine qui se trémoussait d'aise. *Les mains dans mes poches crevées* je flânaï sur les quais à la recherche du temps perdu. Que cherchez-vous ? Du Rimbaud, parbleu ! Vous en avez d'autres ? J'avais remarqué une vieille édition en papier vélin de *la Saison en enfer* planquée sous un dictionnaire de bêtises classiques. Rimbaud ? Oui, mais à ma librairie. Ici ce sont les cartes postales qui font recette. Pourquoi, vous êtes acheteur ?

Plutôt vendeur ; c'est curieux comme vieillir nous invite à faire le ménage. Du Rimbaud ? Des piles sur plusieurs rayonnages. Qui va lire aujourd'hui toutes ces vieilleries, hein ? Cher Monsieur, au lycée, en terminale, on n'apprend plus les auteurs, lire c'est démodé ou inutile. Non, non, comprenez-moi, je ne voudrais pas que toute cette histoire de livres s'achève à la déchetterie... Écoutez, faites-moi une liste et on verra... C'est entendu, je vous envoie un mail !

Issus d'une longue histoire, ils se bousculent mes amis, affichant orgueilleusement une sacrée longévité.

Beaucoup se maintiennent par habitude, d'autres, plus expérimentés, se prêtent à une relecture, certains, sont de moindre intérêt ou perdent de leur attrait, d'autres encore bien bavards, sont disponibles à renouer le dialogue. Et pourtant si on se quittait ? Au fond l'essentiel est fait, j'ai tout lu, tout épuisé, tout noté, tout jugé. Que reste-t-il maintenant ? Il faut savoir baisser le rideau à la fin de la pièce. Une autre romance viendra pour occuper la place, à quoi bon ces scrupules de fin de règne ? J'ai bien essayé d'imaginer leur absence. Pas facile en effet de quitter les potes de toute une vie ! C'est un vide redoutable qui se présente devant vous comme, après le dernier virage, on guette la falaise, dernier rempart face à la mer. Qui va vous retenir, qui pour vous prendre par la main ? Plus de compagnon, plus de connivence !

Un livre, c'est un océan de mots qui aident à parler, à communiquer, à se connaître, se reconnaître, à s'aimer peut être ou à se détester, à s'embraser, à rêvasser. Sans eux, à bien y songer, je ne suis que le soliloque du pauvre, l'orphelin triste et amer qui a perdu sa mémoire diluée dans les vertes poubelles du nouveau monde écolo. Suis-je malade, mon cerveau est-il victime de turbulences ennemies ?

Il faut retrouver la source. Était-ce en terminale où je crois entendre mon prof de Français énoncer sur un ton définitif : « J'ai un programme, je le suivrai mais sachez tout de suite que nous passerons la majeure partie de notre temps avec les sommets de la littérature. J'ai nommé Verlaine, Baudelaire et surtout Rimbaud ». Je ne me souviens plus si cette déclamation péremptoire fut suivie d'effet, j'en doute, car je suppose que l'inspection académique devait veiller au strict suivi

des circulaires de l'administration lycéenne. Quel lien personnel ou charnel avait-il donc avec mon Arthur, ce clerc de l'éducation nationale, cet enfant sage de la République, ce serviteur aimable de la méritocratie, pour s'exprimer avec autant d'audace et tant de liberté ? Il m'arrivait à l'époque de croiser l'étrange poète dans les salles de classe, dans les librairies spécialisées, dans nos bibliothèques provinciales dans toutes les médiathèques de France... Le constat fut affligeant. Personne n'a pris la peine de me présenter cet adolescent déglingué, mal coiffé et mal embouché comme un éventuel ami à qui l'on pourrait glisser quelques confidences. Quelle naïveté ! La littérature officielle a souvent un côté trop cartésien pour les poètes, surtout maudits. La lecture de l'auteur des *Voyelles* était dans les bons salons littéraires une opération de déminage, un processus de décryptage, de désossement. On veut comprendre ! Comprendre ! Que d'explications de textes, que d'analyses, que de sonnets passés au laser ! Mais quoi ? La raison a ses limites. Comment saisir le son et les couleurs des voyelles, les visions des aubes d'été, les rondeurs de l'éternité ? L'imaginaire doit prendre le relais. Circulez, raisonneurs de pacotille, reconnaissez vos limites, Rimbaud s'esquive à toutes vos analyses.

Si vous ne le savez pas, Arthur Rimbaud, et moi, ce fut une sacrée java ! L'affaire est pire encore car, ne soyez pas incrédule, Rimbaud c'est mon père !

Papa est né à Charleville. Il ne pouvait pas mieux tomber. Par contre notre poète aurait mieux aimé naître ailleurs. La ville n'est cependant pas rancunière. Le fils prodige, mal tortillé, que l'on évitait de croiser rue Napoléon du temps de ses 17 ans a fait main basse sur la cité. Tout lui appartient aujourd'hui. Le trafiquant

d'armes du Harrar anobli par les bourgeois et les épiciers s'est fait propriétaire. La place Ducale, le square de la gare, le Vieux moulin les pieds dans la Meuse, le Mont Olympe lui versent l'impôt de l'ingratitude. Hier il encaissait les sarcasmes aujourd'hui il encaisse les dividendes ! Le temps comme l'âme humaine est versatile... Pour ce qui concerne Papa, Charleville c'est la guerre, celle de 14. Il y décrit à 12 ans sur un petit carnet tout gris, au crayon malhabile, l'arrivée dans la cité élue des troupes du fils de l'Empereur d'Allemagne, le Kronprinz.

La guerre ? Le point de connivence : 1870 convient mieux à Arthur. L'arrivée des Uhlans à Charleville le pousse à se planquer dans la littérature, ce fut *le Dormeur du val* puis, lassé par la vue des casques à pointes et des *épiciers retraités qui revêtent l'uniforme*, il échappe à la surveillance pointilleuse de Madame Mère pour s'évader dans la nature.

Comme rien n'est hasard, Papa-Rimbaud a aussi un espace commun : la rue Forest. La « mère Rimbe » y a emménagé avec sa ribambelle de moutards quand son fils rebelle collectionnait les prix d'excellence à l'institution Rossat toute proche, Papa y est né dans cette même rue, dans le même immeuble. La proximité crée des liens. Le destin accumule ses indices et moi je m'invente une Histoire.

La naissance n'est pas une plaisanterie, c'est un fardeau. J'allais en effet devoir porter plusieurs mémoires, celle de ma mère d'abord, filiale de bonne naissance, celle de mon père, plus humble, sans valeur boursière, dont son géniteur mâle faisait office de chef de gare à Voncq, gare du territoire lorrain des fermiers Cuif, beaux-parents de Madame Rimbaud !

Autre hasard ? La griffe paternelle s'inscrit aussi dans la tourbe limoneuse des fermes ardennaises chères à l'autre Ardennais prestigieux, Maurice Barres. Tranquille, docile, je n'avais à me soucier de rien, suivre simplement le chemin que le père m'avait tracé, me soumettre au diktat de la destinée. Des jours comme aujourd'hui j'aime encore écrire cette étonnante aventure si douce à raconter.

J'ai appris Rimbaud dans les champs de bataille de la Grande Guerre ! Voilà la vérité. Après le séjour familial en Allemagne des années 50, ma grande sœur, en 62, je pense, pose ses valises à Colmar. Ce fut pour moi, à 15 ans, l'occasion de mes premiers grands voyages en voiture avec mes parents. Quittant Lille où Papa prend sa retraite nous allions la rejoindre en Alsace. Ces expéditions perturbaient le crâne de mon père. On a du mal à imaginer aujourd'hui combien les territoires de l'Est, l'Alsace et la Lorraine, chers à l'auteur de *la colline inspirée*, furent la tragédie de la génération de nos parents et surtout de nos grands-parents. 1914-1918 fut pour eux tous un traumatisme. Même au temps du *Twist* et de *Salut les copains* on ne traversait pas la Meuse et la Moselle sans innocence.

Des images s'époumonent à souhait, libérées de chronologie et de cohérence, les décors se délitent, tout s'embrouille, comment maîtriser le flux et le reflux des pages de l'album froissé par le temps des émotions, c'est si loin, hier... Dans la taverne d'Ali Baba enflée de souvenirs « dormants » je tente de maintenir à l'abri de l'usure ces empreintes d'un autre temps, je voudrais pouvoir raconter ces routes départementales en 4L, ces villes épiques : Verdun, Bar le duc, Charleville, Nancy, les récits du père se souciant de transmettre

ce que sa génération avait vécu et enduré là, dans cette Lorraine brisée, dans cette Alsace mortifiée : des gueules cassées, des terres minées, les champs encore meurtris et lézardés, des villages entiers soufflés, anéantis, les corps gazés, cassés, détruits à la Picasso.

*Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit*

À quoi me servaient les cours à l'école puisque j'avais la guerre de 14 déclamée par un des meilleurs acteurs de cette épopée macabre, enfouie aujourd'hui dans les tranchées, qui avait tenté de protéger les poilus de la mitraille et des obus, pour en atténuer le carnage.

60 ans après, l'angle a évidemment changé. Nous ne sommes plus les mêmes. Il faut un zoom prétentieux pour tenter d'explorer la vie d'avant. Maintenant il me semble que tout s'étire ; les détails ont mauvaise mine. Derrière les rideaux il me semble que tout s'effrite, ces histoires de famille radotent leur passé et se dissolvent discrètement. Cet espace boursoufflé de terre glacée et de haines meurtries a perdu connaissance. Il faut s'y résoudre : nous ne sommes que des vestiges.

La photo au contour dentelé, couleur sépia, n'a plus la même focale et détaille un chapelet de notes périmées difficile à émettre. De ces terres ardennaises propices aux récits héroïques et aux rêveries rimbaldiennes je mesure aujourd'hui la difficulté de n'extraire au mieux qu'une copie brinquebalante réduite à un condensé d'images, à un lot de flashes, à un écrin d'éclairs, le tout dominé par les visions du père. Chacun avance ses outrances comme il peut mais pour moi, Papa, je le répète, ce fut la Grande Guerre. Mais cette

terre veineuse de Verdun et de ses ruines alentour c'est aussi Rimbaud. L'antimilitariste auteur du *Dormeur du val* et les généraux de 1917 soumis à la vindicte paternelle, associés dans la même destinée, ça me plaît ! La Voix Sacrée qui a sauvé Paris de l'outrage par la rotation quotidienne des poilus qui se succédaient sur les champs de bataille me parle aussi des *Étrennes des orphelins*, la boue sanglante du fort de Douaumont et *Ma bohème* se rejoignent dans mon film, la bataille de Saint-Mihiel donne la main au sonnet de *Mes petites amoureuses*. De tout en haut, tout finit par se ressembler, s'éloigner.

J'ai été nourri des mêmes refrains, des mêmes histoires, parfois je viens à penser que Papa, sur la route des Ardennes, au même moment où il la vivait se récitait pour s'en convaincre, peut-être, *Une saison en enfer*. Quand j'y songe, j'avais affaire à de faux jumeaux qui subissaient la même damnation.

Allons bon, sur le chemin du retour, voilà Arthur qui nous attend à Charleville.

— Ha ! Vous v'là, crapules ! éructa le grand Arthur en nous toisant, d'où que vous venez ? Du cabaret vert ? Je suis au bois d'amour et je danse... Irions-nous bien nous enfumer au café Duthorme sur la place Ducale ? Sur les flancs rossés des Ardennes natales des deux compères, l'arrêt à Charleville s'imposait. Ne pas le respecter nous valait une condamnation au bûcher. Papa, nous l'oublions souvent, avait quelques tics militaires : obéir aux ordres et romper. Pas de discussion stérile, le stationnement dans cette ville est obligatoire.